

P

**Pierre
Madelin**

FAUT-IL EN FINIR AVEC LA CIVILISATION ?

**Primitivisme
et effondrement**

écosociété

FAUT-IL EN FINIR AVEC LA CIVILISATION ?

FAUT-IL EN FINIR AVEC LA CIVILISATION ?

Primitivisme et effondrement

PIERRE MADELIN

écosociété

Coordination éditoriale: Barbara Caretta-Debays
Maquette de la couverture: Catherine D'Amours, Nouvelle Administration
Typographie et mise en page: Yolande Martel

© Les Éditions Écosociété, 2020

ISBN 978-2-89719-630-1

Dépôt légal: 3^e trimestre 2020

Ce livre est aussi offert en format numérique

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Faut-il en finir avec la civilisation?: primitivisme et effondrement /
Pierre Madelin.

Noms: Madelin, Pierre, 1986- auteur.

Collections: Collection Polémos.

Description: Mention de collection: Polémos | Comprend des références
bibliographiques.

Identifiants: Canadiana 20200083430 | ISBN 9782897196301 (couverture
souple)

Vedettes-matière: RVM: Écologie politique. | RVM: Écologie profonde. |

RVM: Civilisation—Philosophie.

Classification: LCC JA75.8.M33 2021 | CDD 304.2—dc23

Les Éditions Écosociété reconnaissent l'appui financier du gouvernement du
Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles
(SODEC) et le Conseil des arts du Canada de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de
livres – Gestion SODEC.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	11
---------------------	-----------

PREMIÈRE PARTIE

1	Le primitivisme et la question écologique	23
2	Un âge d'or au Paléolithique ?	36
3	L'âge d'or contesté (I)	49
4	L'âge d'or contesté (II)	63
5	Le primitivisme, une impasse politique	85

DEUXIÈME PARTIE

6	La défense de la nature sauvage, un casse-tête politique	99
7	L'idée de nature sauvage est-elle dualiste ?	116
8	L'idée de nature sauvage est-elle raciste ?	142
	Conclusion	165
	Remerciements	181

« Si, à son retour d'un pays lointain, un voyageur nous rapportait que les hommes diffèrent complètement de tous ceux que nous connaissons; que ces hommes ne connaissent en rien l'avarice, l'ambition ou la revanche; qu'ils n'ont d'autre plaisir que l'amitié, la générosité et le sens du bien public, nous remarquerions tout de suite la fausseté de tels propos et nous l'accuserions de n'être qu'un menteur avec autant d'assurance que s'il avait rempli ses récits d'histoires de centaures et de dragons, de miracles et de prodiges. »

– DAVID HUME

INTRODUCTION

LA CIVILISATION INDUSTRIELLE s'est effondrée. Ce furent d'abord des coupures de courant épisodiques et passagères, qui ne cessèrent de s'amplifier, jusqu'à ce qu'un beau jour, l'électricité s'en aille définitivement, et avec elle Internet et les réseaux sociaux. Il n'y a plus d'essence dans les stations-service, et les supermarchés se sont vidés de leurs marchandises. Toutes les infrastructures qui, hier encore, permettaient aux êtres humains de satisfaire leurs nécessités les plus élémentaires ont cessé de fonctionner. Telle est en tout cas la situation décrite par le beau roman d'anticipation de Jean Hegland, *Dans la forêt*¹. Au fil du récit, l'on devine même qu'un effondrement démographique est en cours, car une épidémie s'est propagée à la faveur de la pénurie de médicaments. À l'écart de l'épicentre de ce désastre, dans les profondeurs des forêts californiennes, deux jeunes sœurs de 17 et 18 ans qui viennent de perdre leurs parents s'efforcent de survivre dans la maison familiale où elles sont nées. Persuadées que la situation va se rétablir, que les choses vont revenir à la « normale », elles se contentent pendant de longs mois de consommer les réserves de nourriture accumulées par leur père

1. Jean Hegland, *Dans la forêt*, Paris, Gallmeister, 2017.

avant sa mort. Au bout d'un certain temps, elles finissent néanmoins par se rendre à l'évidence : l'électricité ne sera pas rétablie, le *pick-up* ne roulera plus en direction de la ville et n'en reviendra plus chargé de marchandises. Elles redonnent alors vie au potager, et l'aînée s'essaie à la chasse et à la cueillette, à l'aide d'un livre où sont présentées les plantes sauvages jadis consommées par la population indigène locale, avant que celle-ci ne soit anéantie à la suite de l'arrivée des colons européens. Cependant, à la fin du roman, notamment par crainte d'être violées et peut-être assassinées par des maraudeurs dont elles ont repéré les traces de pas aux alentours, elles décident de brûler leur maison avec tous leurs biens et d'abandonner leur potager. Munies d'un fusil et du précieux guide d'ethnobotanique, elles s'enfoncent dans les profondeurs de la forêt, loin de leur ancienne vie, loin de l'Ancien Monde, pour renouer avec l'abondance ancestrale, si longtemps ignorée et méprisée, de cet environnement donateur par excellence qu'est la forêt.

La symbolique des dernières pages du roman est limpide : en brûlant leur maison et en abandonnant leur potager, les deux sœurs renoncent au monde de l'agriculture et de la vie sédentaire au profit d'un mode de subsistance fondé sur la chasse et la cueillette itinérante. Et si, comme semble le suggérer l'auteure, il s'agissait là, bien plus qu'un hypothétique rétablissement des réseaux de communication et d'énergie, du véritable retour à la « normale » ? Et si cette séquence, qui s'est ouverte voici quelques milliers d'années avec la sédentarisation progressive des groupes humains, l'émergence de l'agriculture et des premiers États ou proto-États, n'était qu'une excroissance monstrueuse, une parenthèse malheureuse dans le cours de l'histoire

humaine ? Et si, contrairement à ce que laisse entendre le grand récit « civilisateur » qui irrigue les manuels d'histoire, la « révolution néolithique » n'avait pas représenté la première étape de la longue épopée du Progrès arrachant les êtres humains aux vicissitudes de la nature ? Si elle avait même précipité les sociétés humaines dans un processus écocide et autodestructeur dont nous mesurons seulement aujourd'hui toute la gravité ?

Ces questions, pour fantaisistes qu'elles puissent paraître de prime abord, sont pourtant au cœur d'une sensibilité primitiviste qui a gagné une place significative dans les débats écologistes au cours des dernières décennies². Ainsi, dans son chef-d'œuvre *Désert solitaire*, l'écrivain américain Edward Abbey se demande comment a commencé la crise écologique de notre époque : « Cette maladie, où et quand a-t-elle commencé ? Car c'est bel et bien un cancer, une tumeur qui envahit la communauté humaine. À mon sens tout a commencé lorsque nous avons renoncé au mode de

-
2. Bien sûr, les organisations primitivistes ne courent pas les rues et il est plutôt rare de croiser des militants primitivistes même au sein des mouvements écologistes, mais l'idée primitiviste se porte en revanche plutôt bien, y compris hors des cercles qui s'en réclament explicitement. Voici une liste non exhaustive d'ouvrages dans lesquels cette sensibilité s'est exprimée récemment : Paul Shepard, *Retour aux sources du Pléistocène* (Bellevaux, Dehors, 2013), Max Oelschlaeger, *The Idea of Wilderness* (New Haven, Yale University Press, 1993), Dominique Lestel, *À quoi sert l'homme ?* (Paris, Fayard, 2015), Colin Tudge, *Néandertaliens, bandits et fermiers. Les origines de l'agriculture* (Paris, Vuibert, 2002), John Zerzan, *Future Primitive Revisited* (Port Townsend, Feral House, 2012), James C. Scott, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États* (Paris, La Découverte, 2019) et, dernier en date, Raoul Vaneigem dans son récent et magnifique *Appel à la vie contre la tyrannie étatique et marchande* (Montreuil, Libertalia, 2019). Même Yuval Noah Hariri, l'historien israélien auteur du best-seller mondial *Sapiens*, défend une position similaire dans le chapitre qu'il consacre à la révolution néolithique.

vie traditionnel de la chasse et de la cueillette et commis l'erreur fatale d'adopter l'agriculture sédentaire³. »

Bien sûr, cette sensibilité n'est pas nouvelle ni même exclusivement occidentale. L'on a parfois suggéré que le récit biblique de la Genèse, et notamment l'épisode de la Chute, lorsque Adam et Ève sont expulsés du Jardin d'Eden pour avoir mangé du fruit de l'arbre défendu, traduisait sous une forme mythique le traumatisme vécu par les humains lors de la « révolution néolithique » ; le péché originel symboliserait en réalité le passage d'une vie nomade de chasse et de cueillette, où la nature prodiguait ses fruits en abondance, à une économie agricole qui obligea chacun à « gagner son pain à la sueur de son front ». Mais il s'agit là d'une interprétation spéculative, et rien ne permet de corroborer que telle était bien l'intention des auteurs du texte biblique.

On retrouve en revanche une sensibilité plus explicitement primitiviste dès la plus haute Antiquité dans l'imaginaire religieux de cette civilisation agricole et céréalière par excellence que fut la Chine. Il est par exemple attesté dans de nombreux textes que la quête de l'immortalité, qui est notamment au cœur de la spiritualité taoïste, passe entre autres pratiques par l'abstinence des céréales, et que les Immortels eux-mêmes n'en consomment pas. Or « le thème du voyageur libre, ennemi des céréales, comme un idéal dans le taoïsme, nous amène au problème de l'agriculture, écrit le sinologue Kristopher Schipper. Parce que la “coupure” de céréales, cette nourriture de base des masses paysannes, est aussi un refus de la vie sédentaire et de la condition de paysan en tant que telle. Ce refus ne doit cependant pas être interprété exclusivement à la lumière des

3. Edward Abbey, *Désert solitaire*, Paris, Gallmeister, 2018 (1968).

misères endurées par les cultivateurs du sol, mais doit être envisagé d'une façon bien plus fondamentale. L'agriculture n'est pas seulement une rupture radicale avec la vie normale de l'humanité pendant la quasi-totalité de son histoire ; elle est aussi la racine de tous les déséquilibres de la vie civilisée : destruction du milieu naturel, surpopulation, capitalisation et autres maux résultant de la sédentarisation⁴. »

À l'âge moderne, cette sensibilité se retrouve bien évidemment dans le mythe du « bon sauvage » et dans ses prolongements, au XIX^e siècle, au sein du mouvement écologiste naissant aux États-Unis, par exemple chez Thoreau (sur lequel j'aurai longuement l'occasion de revenir), toute sa vie fasciné par les sociétés amérindiennes. En France et en Europe également, le courant marginal des anarchistes naturiens développa au tournant du XIX^e et du XX^e siècle une critique radicale de la « civilisation », entendant « démontrer que la Terre à l'état naturel peut donner en abondance à l'Homme tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins matériels⁵ ». L'on peut également penser au thème du communisme primitif qui hante des pans entiers de la littérature marxiste et anarchiste de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Certes, dans cette littérature, le communisme primitif ne désigne pas principalement des sociétés de chasseurs-cueilleurs, mais plutôt des communautés agraires demeurées étrangères

4. Kristofer Schipper, *Le corps taoïste*, Paris, Fayard, 1993 (1982).

5. Collectif, *Le Naturien. Fac-similé de la collection complète du journal (1898) suivi de « L'ordre naturel. Clameurs libertaires antiscientifiques » (1905), précédé de « L'écologie en 1898 » par Tanguy L'Aminot*, Saint-Loup-de-Naud. Éditions du Sandre, 2018. Pour une présentation du mouvement naturien, voir François Jarrige, *Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens contre la civilisation industrielle*, Paris, Le Passager clandestin, 2016.

aux hiérarchies et aux oppressions caractéristiques des civilisations esclavagistes, féodales ou capitalistes ; des communautés par nature hostiles à la propriété privée des moyens de production, en l'occurrence de la terre. Par ailleurs, il s'agit d'un primitivisme paradoxal, dialectique même, puisqu'il n'est pas incompatible avec un « progressisme » technophile et futuriste. Pour nombre d'auteurs socialistes gagnés par l'ivresse scientifique et productiviste de leur temps, le fait qu'une société sans classes ait pu exister par le passé est en effet la preuve la plus sûre qu'elle pourra exister de nouveau dans le futur. L'abondance naturelle postulée à l'origine des temps historiques reviendra à la fin des temps sous la forme d'une abondance résultant des progrès de la technologie et de l'industrie, à condition bien sûr qu'un processus révolutionnaire de socialisation des moyens de production mette un terme à la captation parasitaire de cette abondance par la classe bourgeoise.

En dépit de ces différences, une même idée demeure : les multiples formes de domination qui définissent les sociétés contemporaines ne sont pas inhérentes à la vie sociale, elles résultent d'une « catastrophe » fondatrice. Mais là où l'on mettait autrefois l'accent, dans le sillage de Rousseau, sur l'invention de la propriété privée, les auteurs primitivistes contemporains préfèrent souligner le rôle néfaste joué par la sédentarisation et par l'agriculture dans l'avènement des hiérarchies sociales. Qui plus est, contexte de crise écologique oblige, leur enquête historique ne porte plus seulement sur l'origine des oppressions humaines, mais aussi sur l'origine de la domination de la nature, ce qui explique en grande partie pourquoi les références positives à l'industrie et à la technologie modernes s'y estompent, car non seulement celles-ci ne sont plus jugées

émancipatrices, mais elles sont tenues pour responsables du désastre en cours.

Bien sûr, la question posée par Edward Abbey – où et quand a commencé cette maladie ? – et l’obsession généalogique qu’elle révèle se retrouvent dans la majorité des courants de la pensée écologiste, qu’ils partagent ou non cette sensibilité primitiviste. Mais la plupart des théories concernant les origines de la crise écologique tendent avant tout à pointer du doigt la responsabilité de l’anthropocentrisme de la philosophie moderne – ce que l’on nomme aussi parfois l’« humanisme métaphysique » ou l’« exceptionnalisme humain » – dans l’avènement du rapport purement instrumental au monde naturel dont témoignent la révolution industrielle et l’expansion du capitalisme. Qu’elle soit d’inspiration heideggerienne ou qu’elle s’inscrive dans le cadre des éthiques environnementales anglo-saxonnes, l’idée est *grosso modo* la suivante : à l’âge moderne, l’être humain tend à s’attribuer une position centrale et exceptionnelle au sein de la nature, et à réduire celle-ci à un simple entrepôt de ressources et de matières premières dont il peut disposer à sa guise. Animaux, rivières, forêts, littoraux, océans : autant d’objets qu’il peut s’approprier et instrumentaliser, dont il peut user et abuser comme bon lui semble. Même si nombre d’auteurs admettent que cet anthropocentrisme a des racines plus anciennes (dans les monothéismes, dans la philosophie grecque, etc.), ils n’en mettent pas moins l’accent sur le fait que la modernité constitue une rupture. Il est ainsi relativement courant aujourd’hui d’entendre des théoriciens écologistes opposer à l’« hubris » et à l’« attitude prométhéenne » des modernes le « sens des limites », ou encore la « sagesse » et la « modération » écologique des sociétés préindustrielles.

Si les primitivistes ne remettent pas totalement en cause ce scénario, et s'ils admettent sans peine que la dynamique de la modernité capitaliste et industrielle témoigne d'une destructivité écologique sans précédent dans l'histoire des sociétés humaines, ils le jugent néanmoins insuffisant. Inspirés par les travaux d'archéologues, d'historiens et d'anthropologues contemporains, ils pensent qu'il est nécessaire de remonter encore plus loin. Pour eux, la rupture fondatrice et tragique qui nous a conduits au désastre en cours doit être située au Néolithique, lorsque les humains renoncèrent peu à peu au mode de vie qui avait été le leur pendant des centaines de milliers d'années et commencèrent à contrôler le cycle reproductif des plantes et des animaux. Aux yeux d'un primitiviste comme Max Oelschlaeger, les fameux versets de la Genèse si fréquemment mis en avant pour dénoncer le rôle du christianisme dans l'avènement d'un rapport destructeur à la nature – « Dieu les bénit, et Dieu leur dit: Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre⁶ » – ne doivent d'ailleurs pas être appréhendés comme l'expression d'une évolution intellectuelle et religieuse déconnectée des circonstances technologiques, sociales et écologiques de son époque. Ils doivent au contraire être lus comme la cristallisation *idéologique* de la domination *matérielle* de la nature qui se met en place au Néolithique⁷. Mais que s'est-il passé au juste au moment de la « révolution néolithique » ?

6. Voir le célèbre article de Lynn White Jr., *Les racines historiques de notre crise écologique*, Paris, PUF, 2019. Sur le lien entre écologie et christianisme, voir la synthèse de Frédéric Dufoing, *Vers un écologisme chrétien. De Lanza del Vasto au Pape François*, Paris, Médiapaul, 2017.

7. Voir Max Oelschlaeger, *The Idea of Wilderness, op. cit.*

Faites circuler nos livres.
Discutez-en avec d'autres personnes.
Si vous avez des commentaires,
n'hésitez pas à nous les faire parvenir.

écosociété

ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ

C.P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5
ecosociete@ecosociete.org

www.ecosociete.org

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Au Canada : Diffusion Dimedia
En Europe : Harmonia Mundi Livre